

Les Cahiers de médiologie 11

N ° 11 - P R E M I E R S E M E S T R E 2 0 0 1

Com \ Trans
muniquer \ mettre

Revue publiée avec le concours du
Centre National du Livre



FRANÇOIS DAGOGNET

Une boussole philosophique

La médiologie relève-t-elle vraiment de la discipline philosophique ? Je vais essayer de montrer, tout en étant un admirateur passionné de l'œuvre de Régis Debray, quelques points d'ombre qui subsistent à l'horizon de sa philosophie.

Il est d'ailleurs malaisé pour un philosophe, ou pour qui se croit tel, de situer une recherche susceptible d'entrer dans le champ philosophique, de la définir, de voir quel est son champ conceptuel ou contextuel. Dans le système architectonique que les philosophes définissent, c'est osé, et il faut se méfier d'une opération qui généralement admet les uns pour minimiser les autres. Néanmoins, nous allons ouvrir ce quasi procès d'emplacement théorique.

La médiologie n'a pas voulu être enrôlée par l'histoire culturelle, ni par la sociologie, ni par la linguistique. Où est son refuge spéculatif ? Il est vrai qu'elle se moque un peu de cette question, car elle se suffit à elle-même, elle s'est appliquée les principes de l'auto reconnaissance et de l'autonomie. C'est une école qui possède une revue, une collection, se réfère à un corpus doctrinal et les journées de Cerisy vont dans ce sens institutionnel. Elle participe à des débats socio-politiques contemporains, bref la médiologie est *médiologisante*, et c'est bien le moins. Nous allons poser la question de son inscription dans le cercle de la philosophie première, question d'autant plus insistante que, comme l'a montré Régis Debray, la plupart des philosophes relèvent eux-mêmes et ostensiblement de la médiologie. Je n'en donne qu'un exemple, que je reprends à son œuvre, Descartes : il ne faut plus s'arrêter au cogito qui n'est qu'une ruse pour démontrer autre chose... Il est celui qui, à l'encontre des docteurs et clercs de la Sorbonne, a tenu à écrire en français, à philosopher en français pour la première fois, mais

surtout, il a signalé dans tous ses traités, notamment dans la sixième partie du *Discours de la méthode*, qu'il attendait de ses lecteurs des questions et des objections, et qu'il répondrait à tous ses lecteurs immédiatement dès que la lettre serait reçue. Descartes dit «je répondrai à tous», et il indique même le canal qu'il va choisir pour la transmission ou la communication de cette réponse. Il institue donc un jeu de questions et de réponses. Il quitte la graphosphère canonique sentencieuse, silencieuse, pour une graphosphère *dualisée*, enrichie, interactive. Voilà un philosophe qui innove pleinement. Il pourrait nous être opposé que des métaphysiciens n'ont pas suivi ce chemin et qu'ils se seraient enfermés dans leur système. C'est faux. Tous, même les Kant, Hegel, Fichte, à travers leurs spéculations, ont travaillé médiologiquement à une fin transpolitique.

Si tous les philosophes, *volens nolens*, sont des médiologues, il va de soi, en conséquence, que la médiologie coïncide avec le programme philosophique, auquel cas notre problème qui se voulait architectonique – la place spéculative de la médiologie – ne se pose même plus ; mais nul n'ignore que Régis Debray a écrit des formules blasphématoires du genre « l'esprit n'est qu'une illusion », « la pensée n'existe pas », et, dans une perspective diachronique, il est vrai, il a été jusqu'à écrire que « l'os a précédé le logos ».

Pour toutes ces raisons, ne faut-il pas revenir à l'interrogation première, c'est-à-dire ouvrir le procès d'une médiologie en tant que véritable philosophie ? C'est ce problème, à la demande de Daniel Bougnoux, que je vais essayer de traiter.

Pourquoi plaiderons-nous en faveur de la thèse selon laquelle la médiologie se trouve à l'intérieur du domaine philosophique ? Pour de nombreuses raisons, dont une essentielle, la médiologie a reconnu l'extraordinaire complexité d'une transmission qu'il ne faut pas confondre avec la communication.

Le métaphysicien se reconnaît à ce signe, à cette croisade, qu'il part en guerre contre les déformations ou les dogmatismes insoutenables. Jadis Bergson a refusé de confondre la mémoire avec son substrat cérébral. Il a préféré se ranger du côté de Proust plutôt que du côté de Broca, en quoi il fut un métaphysicien célébré. De même, quand on parle de médiologie, on risque de la confondre avec une espèce de conversation téléphonique qui nous avise rapidement d'un événement, alors que la transmission s'appuie sur un exposé dont on va retracer les différentes manières et interprétations, assez proche ici de l'herméneutique. La transmission n'étudie pas Spinoza mais le spinozisme, car Spinoza en tant que tel n'existe pas, parce qu'il faut le resituer à l'intérieur d'un temps, évidemment *diachronisé*. Non seulement seront évoquées les interprétations, mais ce récit suppose, de la part du récepteur qui le reçoit, une certaine maturité. Il n'entrera que peu à peu, avec le temps, dans le dédale des théories. Le temps, qu'on ne peut pas raccourcir. La transmission s'accorde avec l'intériorité, la tempo-

ralité, alors que la communication vise la rapidité.

La médiologie a tenu à nous délivrer d'un schéma, qui s'impose dans l'idéologie télécommunicationnelle, selon lequel le transport ne supposerait qu'un canal, un encodage, un décodage, un récepteur et puis un émetteur. Dans le même mouvement d'opposition, la médiologie combat la formule réductrice de McLuhan, « le médium, c'est le message ».

Mais pour reprendre point par point l'argumentation de Régis Debray, lorsqu'un médiologue emprunte un dispositif véhiculaire classique, par exemple un livre, où le médium se situe-t-il ?

Il a été tellement stratifié, décomposé, qu'on est confondu par la variété de sa base, de ce qu'il comprend. D'abord, il implique l'alphabet vocalique alors que jadis on utilisait du consonantique qui fut la langue du Christ. On tablait pour l'écriture sur la tablette d'argile ou la peau du mouton, du veau, traité ou poli, désormais, le papier est au cœur du médium, autant que l'écriture, ne serait-ce qu'en raison de sa légèreté, de sa *lisséité*.

Jean-Jacques Rousseau, dans son *Essai sur l'origine des langues*, mentionne au chapitre V, *De l'écriture*, que les Grecs s'avisèrent pour la première fois d'écrire par sillon, c'est-à-dire en retournant de la gauche vers la droite, puis de la droite vers la gauche, alternativement, enfin, continue Rousseau, ils écrivirent comme nous faisons aujourd'hui, en recommençant toutes les lignes de gauche à droite. Ce progrès n'a rien que de naturel parce que l'écriture par sillon est la plus commode à lire. Autrement dit, la première procédure se tire de l'agriculture et du labeur des champs, la charrue va dans un sens puis s'en retourne dans l'autre. Mais dans la seconde procédure, écrit J.-J. Rousseau, le scribe ne sait pas encore assez que, s'il ne creuse plus, cependant, il imite toujours le paysan qui retourne sa charrue et auquel il a emprunté en quelque sorte son allure.

Régis Debray continue : l'ensemble du livre renvoie lui-même à tout un système organisé qui fait partie du médium, l'éditeur, les collections, le diffuseur. La médiologie ne peut oublier ces stades tant elle a pris le parti de l'efficacité, c'est-à-dire les réseaux, les outillages, les stratégies, les dispositifs de transmission. Dans l'exemple choisi et que je reprends mot pour mot, il s'agissait de l'analyse d'un ouvrage pédagogique, celui-ci ne peut pas ne pas tenir compte des enseignants, des enseignés. Ainsi, on ne peut pas borner le médium à la tuyauterie. Un médium, c'est un ensemble qu'on a beaucoup de mal à démêler, tellement sont nombreux les composants qui entrent en lui.

Il est donc impossible de réduire le véhiculaire au seul canal tant celui-ci suppose d'opérateurs qui ont décidé de lui. Et pour cette raison, la médiologie mérite d'être le sol de la philosophie.

«Le médium est le message», cette formule slogan insoutenable de McLuhan,

n'a d'ailleurs réussi que parce qu'elle mettait franchement du simultané dans du successif, c'est-à-dire de l'espace dans le temps, du fait de la répétition de la même sonorité. Par là même, elle frappe, elle obnubile, mais par définition, elle s'oppose à la réflexion.

Il ne faut pas substituer à la diversité culturelle le simple appareillage.

Il est dangereux d'absolutiser le canal, de l'isoler, alors que la médiologie va s'évertuer à subordonner le livre d'abord à la bibliothèque, et la bibliothèque à la lecture, et la lecture elle-même à des activités spirituelles, culturelles, d'école.

Le réseau ne saurait compter par lui seul, sinon nous confondons la carrosserie avec le moteur. La bibliothèque suppose une école de pensée, Régis Debray l'a dit, la bibliothèque est le support du support, elle implique une communauté rayonnante, université, église, école, académie...

Il ne suffit pas de dresser un mausolée, fut-il électronique, il convient surtout de travailler à la médiation. En somme, la communication se situe dans l'espace, la transmission dans le temps.

Cette conclusion doit toutefois être nuancée, non pas corrigée, mais abaissée. Nous croyons devoir ici mettre en relief une antinomie propre à la médiologie.

Elle a violemment opposé l'espace de la communication au temps culturel de la transmission, mais si la médiologie a bien souligné l'opposition, est-ce qu'elle ne doit pas aussi l'affaiblir ? Pourquoi ? D'abord, qu'on le veuille ou non, il faut d'abord valoriser le monument, la stèle, la simple pierre qui émerge, qui précède la littérature, parce que cette pierre rappelle, condense un passé prestigieux. Le monument s'enracine dans le sol, il occupe une portion du territoire et lutte lui aussi – bien que purement spatial – contre l'entropie, contre la mort. Il assure un lien socio-fédérateur un peu sacré.

L'antinomie devient plus évidente lorsque Régis Debray évoque les moyens actuels de déplacement et de circulation. Il vante d'un côté les engins rapides – par conséquent fondamentalement déterritorialisants –, tout en préférant des moyens de déplacement retenus dans les normes humaines, la bicyclette, la motocyclette, dont Claudel avait fait l'éloge. Ce dernier compare la moto à l'avion, lequel a pour effet moins de nous livrer la terre que de nous en délivrer – alors qu'avec la motocyclette, nous découvrons mieux notre monde. En somme, il faut distinguer entre ces fameux moyens de déplacement. Lorsqu'ils sont confinés dans certaines limites, ils nous aident à nous sauver de l'enfermement dans un territoire ou un terroir. Par conséquent, je serais tout disposé à compter des ensembles « espace-temps ».

Si les deux axes, la *comm* et la *trans*, s'opposent parfois, ils se promeuvent l'un l'autre. Le simple marcheur à la Jean-Jacques Rousseau voit moins le paysage que celui qui a pu recourir à un instrument de vitesse relative.

Ce n'est pas une critique, une simple addition minimale et nuancée.

La médiologie s'est évidemment soucieuse de tout ce qui allait bouleverser la vie politique et sociale. C'est une tâche très difficile, parce qu'il n'est rien dans le monde qui ne soit susceptible de favoriser les relations, et avec elles, les transformations. Le vêtement, l'outil, l'habitat, la nourriture... De plus, il arrive qu'une modification symbolico-matérielle tout à fait menue, imperceptible, par exemple la gravure sur cuivre, favorise le décollage des sciences naturelles, elles-mêmes capables de secouer immédiatement le jeu des manufactures, donc de l'industrie. Comment ? Parce qu'il va être possible avec cette écriture cursive, de substituer à un végétal abondant, touffu, méconnaissable, singularisé, un graphisme épuré, structural, et par là, vont se tisser des correspondances avec des savants lointains et étrangers pour mettre en communion, fabriquer un savoir commun. Le livre, comme la gravure va permettre un rassemblement des savoirs. Au lieu d'en rester au XVI^e siècle, à la description traditionnelle touffue du végétal – car, la végétalité a été la base du système industriel – les botanistes vont venir dans ce monde, et discuteront à partir de ces diagrammes, de la seule configuration ou du dispositif topographique qu'un nouveau système – le stylet de graveur – a permis d'établir et d'instituer. Par conséquent, il faut reconnaître la variété, la complexité, la multiplicité des moyens et repérer des effets lointains, des consécutives massives ou indirectes.

Régis Debray a souvent recours à des tableaux récapitulatifs et distributifs qui servent de boussole pour entrer dans le monde de la médiologie. Il a distingué des ères, il s'est rallié à une loi des trois ou quatre états de la médiasphère : logosphère, graphosphère et vidéosphère qui va être bousculée par l'écriture binaire numérique. Toute l'école médiologique a montré avec éclat l'influence de ces systèmes de diffusion, d'organisation, d'inscription et de communion possibles. Les médiologues insistent sur le passage le plus important, celui du *volumen* antique, le rouleau, au *codex* guttembergien dont va résulter une des fractures les plus graves qu'a connues l'Occident : la Réformation, la sanctification pastorale à travers la *sola scriptura*.

Mais où est le nouveau dans cette extraordinaire analyse philosophique, celle qui recherche les conditions de possibilité des grands drames culturels ? Une sorte d'antinomie, une difficulté. La médiologie ne manque jamais de saluer le nouveau, le renouveau, elle donne la clef qui permet de comprendre les bouleversements psychosociaux, qu'on le veuille ou non, l'universel est en marche. Régis Debray reprend d'ailleurs partiellement à son compte la prédiction de Victor Hugo, *ceci tuera cela*, l'écriture affaiblira l'architecture. Une simple raison suffit à expliquer, à l'imaginer : l'allègement du pondéreux ne peut que favoriser la diffusion, l'emprise.

D'un autre côté, Régis Debray défend une double thèse originale, il mentionne qu'on ne peut pas disjoindre les dispositifs véhiculaires, il faut renoncer à une loi des trois ou quatre états. Il va jusqu'à écrire : l'ancien n'est pas derrière nous, il est devant nous, tant il s'attache à ce qu'on est en train de perdre. Thème voisin, dans sa violence anti-positiviste, du fait d'une hostilité à l'égard du progrès, de son refus d'une description réduite à une simple succession de systèmes médiologiques, manière Auguste Comte. Car ce serait alors ramener la philosophie médiologique à la sociologie, une histoire historisante.

Régis Debray s'est livré aussi à un réquisitoire d'une rare violence à l'égard de la vidéosphère. Le système le plus infantilisant qui soit, à tel point que l'hémisphère droit du cerveau va se substituer à l'hémisphère gauche qui était celui de l'analyse, de la décomposition, de la réflexion. Le vu va remplacer le lu et même le su.

Alors... puisque je dois poser des questions...

La médiologie, alerte, rapide, qui ne devrait pas écraser les particularités, mais d'un autre côté, une guerre livrée à l'actuel... ? La médiologie circule entre ces deux pôles antithétiques. Je comprends parfois sa juste hésitation.

Qu'on s'arrête un instant sur le téléphone mobile... Il ne peut être perçu que d'une façon assez critique par la médiologie. Pourquoi ? D'abord, il survalorise l'oralité et nous éloigne des traces iconographiques ou écrites. Il assure surtout la communication, il écarte évidemment la transmission. Son maniement utilitaire ne peut qu'aider à l'extériorité. Je souscris ici à sa délégitimation médiologique, mais nous nous permettons d'être plus incertains et plus réticents lorsque la médiologie prend la télévision à partie et plus encore l'art contemporain, alors que nous le tenons pour un des moyens médiologiques d'intériorité et de reconnaissance matérielle des plus forts.

Troisième analyse, la médiologie s'est dressée avec flamme contre la dualité esprit/matière. Ou encore entre la transmission sacralisée et la *profanité* machinique, elle a refusé ce *distingo* traditionnel, et ceci va loin. Le refus de la séparation, qui est au fond de la médiologie, s'est même enraciné dans la Christologie, dans la christophanie, parce que Dieu lui-même s'est extériorisé, il s'est manifesté et il a pris corps, puisqu'il s'est incarné en son fils. La médiologie va jusqu'à recourir au mythe chrétien pour consolider son refus des séparations et des ségrégations. Le Christ lui-même s'est transformé, comme s'il appartenait plus à l'avenir qu'au passé, tant la transmission implique toujours la réorganisation, et la christologie n'arrête pas de se renouveler à travers une église dont le Christ est à la fois la cause et l'effet.

À plusieurs reprises, Régis Debray a su insister sur l'obligation et la réciprocité tant du communautaire que du matériel. Les fameux OM et MO. Il en a tiré

jusqu'au bout les conséquences anti-idéelles (ainsi, pour lui, la subjectivité narcissique ne peut que conduire dans le vide). L'homme en soi, dans sa seule intériorité, ne signifie rien, sauf l'autisme. L'homme n'existe qu'à travers ses outils, ses instruments, ses dispositifs et surtout ses prothèses. Régis Debray a su exalter l'extériorité, car cet extérieur, il l'a reçu comme une délégation de l'intériorité qu'il va assumer et dépasser.

La médiologie a tenu à ne pas séparer la pensée de ses bases matérielles, et ne coupera jamais la machinerie de ses fondements symboliques et culturels, de ses symboles sociaux. En conséquence, Régis Debray s'est bien gardé de survaloriser la technicité moderne qui tend parfois à méconnaître ses déterminants historiques, voire biologiques. La médiologie prend en compte l'indispensable corporéité dans son effectivité. Traitant corporellement, c'est-à-dire matériellement, des effets spirituels, le médiologue a rappelé qu'à l'origine, l'écriture supposait l'incrustation, le grattage, l'incision, et c'est pourquoi le médiologue ne participe guère à l'enthousiasme *démiurgisant* de la télématique ou des écritures binaires, numériques, parce que manquerait un peu ici le travail quasi musculaire, la participation, en entrant dans le visuel, porte ouverte au virtuel. Rappelons-nous la formule : « pas de corps, pas d'âme ».

Une fois de plus, nous croyons apercevoir ici un léger balancement, comme si parfois, Régis Debray ne tenait pas à rompre avec un humanisme latent. Il répudie avec violence les valeurs de l'élémentaire, les matériaux disgraciés. Je lis des remarques contre le charbon, le goudron, la graisse, etc. comme s'il voyait en eux une protestation moderne contre une modernité qui s'y matérialisait trop. Il nous a semblé surtout qu'en médiologie, l'outil est davantage reconnu et salué que la machine, et l'on en conçoit la raison. L'outil prolonge un peu la corporéité, son extériorité met au-dehors le dedans, elle rend, par là même, le subjectif enfin performant, mais la machine, elle, bien qu'on la rattache à des bases culturelles, transgresse. Elle infinitise le résultat, le nombre, elle broie la corporéité, et elle s'éloigne des déterminants symboliques. D'autant que les engins les plus modernes appartiennent à une nouvelle génération : des machines à signaux, des machines à calcul, celles qui servent moins, hélas, la transmission que la communication.

Aussi la médiologie se tourne davantage vers l'école où l'on réfléchit, vers l'église où l'on prie, vers le musée, mais celui de la préhistoire ou des arts premiers... Car on se méfie un peu de l'actuel et des expositions. D'autant que lorsque les églises se vident, les musées se remplissent. Bref, parfois, le dispositif technique n'est fêté que dans la mesure où il rappelle l'esprit, au nom de quoi nous revenons dans l'enceinte d'un humanisme spiritualiste traditionnel.

Il est grand temps de clore ce prétendu procès et de répondre à la question

principale relative à la métaphysique de la médiologie.

Dans la mesure où la médiologie écarte d'elle la communication rapide, spatiale, instrumentalisée, celle qui supprime le temps, dans la mesure où elle refuse une loi de successivité obligée, puisqu'elle a été jusqu'à inverser l'ordre du progrès – le nouveau sert surtout à rajeunir l'ancien – parce qu'elle a rejeté le dualisme insoutenable et qu'elle a lesté l'esprit lui-même, qu'elle a tenu à le consolider en analysant sa capacité extériorisante, non seulement la médiologie rentre dans la demeure philosophico-théologico-métaphysique, mais elle donne à celle-ci un ton inhabituel. Certes, l'éloge, à nos yeux un peu excessif, de la corporéité, le refus un peu acide des systèmes machiniques, la violence à l'égard des dispositifs binaires, donnent parfois à cette médiologie un tour qui est un peu l'ombre de celle-ci, et forme une couronne un peu trop humaniste. Mais après tout, cette philosophie n'a pas hésité à approuver l'oscillation, se soustrayant par là à l'emprise scolastique. Finalement, elle aime se déplacer, elle habite une sorte de maquis, en embuscade, elle combat surtout un dogmatisme qui se communique évidemment mieux qu'il ne se transmet. Cette philosophie se plaît donc à échapper aux exégètes comme moi, tant elle ne doit pas être trop arraisonnée, mais ce qui, à nos yeux, la rend la plus prestigieuse des philosophies de notre temps, c'est d'abord qu'elle a pris en compte le passé, jusqu'à la préhistoire, et qu'elle regarde l'avenir, non sans assumer la totalité du présent.

Quelle philosophie peut rivaliser avec elle ? Elle a connu l'ancienneté et elle dramatise notre présent. Elle prend en compte les deux extrêmes, elle accorde beaucoup au symbolique, au religieux mais non moins à la matérialité. Une telle bipolarité ne peut qu'électrifier la métaphysique, qui en a bien besoin.

Pierre Jaquet-Droz,
Mécanisme de
L'Écrivain,
automate, 1774
Musée d'Art et
d'Histoire de la Ville
de Neuchâtel.

